



**HAL**  
open science

**“ ON N’EST PAS LÀ POUR FAIRE LE SHOW ” La troisième mi-temps au rugby féminin, entre provocations et regards d’hommes**

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs

► **To cite this version:**

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs. “ ON N’EST PAS LÀ POUR FAIRE LE SHOW ” La troisième mi-temps au rugby féminin, entre provocations et regards d’hommes. *Terrains et Travaux : Revue de Sciences Sociales*, 2014. hal-01684113

**HAL Id: hal-01684113**

**<https://hal.science/hal-01684113v1>**

Submitted on 15 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « ON N'EST PAS LÀ POUR FAIRE LE SHOW »

La troisième mi-temps au rugby féminin, entre provocations et regards d'hommes

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs

ENS Paris-Saclay | « Terrains & travaux »

2014/1 N° 24 | pages 143 à 163

ISSN 1627-9506

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2014-1-page-143.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs « On n'est pas là pour faire le show ». La troisième mi-temps au rugby féminin, entre provocations et regards d'hommes, *Terrains & travaux* 2014/1 (N° 24), p. 143-163.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ENS Paris-Saclay.

© ENS Paris-Saclay. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs<sup>1</sup>

# « On n'est pas là pour faire le show »

## La troisième mi-temps au rugby féminin, entre provocations et regards d'hommes

### ■■■ Résumé

Classé parmi les sports à tradition masculine, le rugby apparaît comme étant à même de structurer rigidelement les rapports sociaux de sexe, confinant hommes et femmes dans des rôles clairement distincts, sur le terrain sportif, mais aussi lors des festivités d'après-match que nous analysons ici. Basée sur des entretiens et des observations en situation, notre enquête s'intéresse aux troisièmes mi-temps chez les rugbywomen et analyse les conduites de ces femmes – et les conflits sous-jacents – dans les différents espaces de ces fêtes. Si la dimension carnavalesque est fortement investie, suspendant en apparence les normes, ces dernières n'en restent pas moins présentes sous une forme reconfigurée. Nous montrons alors le caractère situé des déviations, selon les espaces, et surtout selon les inter-actants et leur sexe, tout en rappelant qu'il n'existe pas de modèle homogène consensuel.

*Mots-clés* : Rugby, troisième mi-temps, fêtes, femmes, normes.

### ■■■ Summary

Listed among the traditionally male sports, rugby appears to be able to rigidly structure gender relationship, confining men and women in distinct roles on the sports field, but also during the post-game parties that we analyze in this article. Based on interviews and observations, our investigation focuses on the rugbywomen "third half-time" and we analyze their behaviors - and the conflicts - in the different areas of these parties. Grotesque dimensions are very strong and important and the apparently suspended norms as well. Nevertheless, norms remain in a reconfigured form. We show that deviance is in fact located, according to the areas, and depends on the others and their gender. We remind then that there is no homogeneous model.

*Keywords* : Rugby, women, third half-time, party, norm.

1. Cette recherche a bénéficié du soutien financier de l'Institut de Recherches sur les Boissons (IREB). Les auteurs remercient chaleureusement A. Vilbrod et H. Joncheray pour leurs relectures avisées, les lecteurs de la revue pour la pertinence de leurs remarques ainsi que le comité de rédaction pour leur dynamisme.

**LES RECHERCHES** sont nombreuses à présenter le sport moderne et spécifiquement le rugby sous l'angle d'une pratique socialement construite comme masculine (Dine, 2007 ; Pringle, Markula, 2005). La rugosité des contacts et la forte instrumentalisation des corps participent à cette représentation, qui imprègne la structuration des rapports sociaux de sexe : tandis que les hommes se défieraient sur le terrain, les femmes les supporterait dans les tribunes et les accompagneraient selon des rôles que Saouter (1995) identifie comme ceux de la « maman », de « la femme » ou de la « putain ». Lors des festivités d'après-match (les « troisièmes mi-temps »), sur lesquelles porte notre analyse, la présence de ces femmes semble justement définie par ces rôles : à mesure que la nuit progresse, seules les groupies seraient autorisées à poursuivre (Saouter, 2000 ; Darbon, 1995). Les adeptes de l'activité, mais aussi des anthropologues comme Darbon (1995) et Saouter (2000), s'accordent à reconnaître les spécificités d'une « culture rugby ». Passion populaire, parfois même religion (Sansot, 1990), ce « sport de combat collectif » (comme aiment à le rappeler ses acteurs) permettrait l'apprentissage d'une certaine masculinité, et s'imposerait comme un mode de vie dans le cadre duquel la troisième mi-temps est présentée comme un élément central. Darbon et Saouter notent qu'après les matchs, la nuit avançant, les normes du quotidien s'estompent. Le corps et ses mises en scène prennent d'autant plus d'importance qu'ils vont à l'encontre de l'usage qui en est socialement toléré. La consommation d'alcool est abondante, et les dimensions scatologiques et sexuelles se multiplient parallèlement à la quasi-disparition des femmes.

Nous entendons ici prendre à revers cette perspective qui présente de manière homogène et hégémonique ces pratiques festives, en montrant que les rugbywomen s'approprient singulièrement les codes de la troisième mi-temps en les adaptant selon les publics et les situations. Cette question est d'autant plus saillante qu'une série de travaux récents indique, dans le contexte plus général de la jeunesse, une convergence relative des manières de faire la fête (Measham, 2002 ).

Pour éviter les ambiguïtés attenantes à la notion polysémique de « culture rugby », nous optons pour une approche plus dynamique, nécessaire dans les cas où, comme ici, les valeurs et les conduites attachées aux comportements festifs sont très variables. Comme le rappelle Goffman (1975), la disqualification – qui pourrait toucher des femmes qui pratiquent rugby et troisième mi-temps – est le fruit d'un processus évolutif et conflictuel, et doit être analysée dans la fluctuation des situations. Montemurro et McClure (2005) mettent en évidence cette tension à partir de l'analyse des *Bachelorette parties*, une pratique qui se rapproche des enterrements

de vie de jeune fille pratiqués en France, où l'un des objectifs est que la future mariée soit saoule en public. Si ce comportement est généralement défini comme stigmatisant par ces jeunes femmes elles-mêmes, dans ce cas particulier, cette alcoolisation massive est une norme et les éléments de déviance sont neutralisés. Pour rendre compte de ce dynamisme, nous nous appuyons sur deux séries de travaux. Tout d'abord ceux de Connell (1987), qui soulignent la variété des masculinités et des féminités observable dans les relations de genre, tout en reconnaissant l'existence d'une masculinité et d'une féminité hégémonique. L'expression du genre, et son caractère négocié, est considérée comme un accomplissement situé dans un contexte social défini. Nous solliciterons également le concept de communauté de pratiques (« local community of practices ») (Paetcher, 2003) pour identifier les conduites ayant cours dans les différents espaces de la troisième mi-temps. Ce concept caractérise les groupes partageant une activité et une histoire communes, aux interactions fréquentes, et au sein desquels se développent des processus d'apprentissage collectif.

Enfin, la complexité des situations vécues ne peut être saisie qu'à travers une démarche pragmatique, dans laquelle la réflexivité de ces rugbywomen alimente l'analyse. Dans cette perspective, nous nous intéressons à ce que ces femmes font et s'autorisent à faire, aux significations qu'elles attribuent à leurs conduites et aux déviances qu'elles identifient afin de rendre compte de ce qui structure cette expérience. La dimension spatio-temporelle, fil conducteur de l'analyse, permet ici de suivre l'évolution de ces significations sur le temps court des troisièmes mi-temps, dans la succession de lieux. Nous formulons ainsi l'hypothèse que les différents espaces (buffet, car, *club-house*, établissements de nuit) et les acteurs en présence font varier les frontières de ce qui est autorisé.

## ■ Un enquêteur dans un groupe de femmes... mais dans un monde d'hommes

La récente mais timide médiatisation du rugby féminin de haut-niveau symbolise un paradoxe entre une forme de volontarisme de la part de la fédération française en matière de structuration de la pratique féminine, affichée comme objectif prioritaire lors des premières Assises nationales du rugby de 2012, et les difficultés que connaît la pratique à se faire une place dans un monde très masculin. Malgré une hausse importante des effectifs de joueuses au cours des dernières années, les femmes ne représentent encore aujourd'hui que 2 à 3 % du nombre total des licenciés, soit

une des plus faibles proportions parmi les sport collectifs. La féminisation de la pratique a en outre été très tardive – les joueuses n'étant acceptées par la fédération qu'en 1989, et la pratique reconnue de haut-niveau qu'en 2000. À cela s'ajoute l'organisation fébrile des différentes compétitions fédérales en France durant la première décennie des années 2000, marquée par des difficultés logistiques qui attestent de l'intérêt relatif porté à cette pratique au niveau institutionnel.

Dans le club que nous étudions, sections féminine et masculine se côtoient. Et si la première dispose d'un meilleur niveau, relativement à la division dans laquelle elle évolue, sa considération est moindre. Tout en notant une amélioration, ces joueuses s'estiment traitées partialement par l'équipe dirigeante. Elles connaissent ainsi des difficultés matérielles (jeu de maillots emprunté à l'équipe cadette), logistiques (non organisation des déplacements et des festivités) ou bien encore d'encadrement (manque d'entraîneur). Ces femmes sont en outre sous-représentées dans les instances administratives, et les rares postes qu'elles occupent sont généralement dédiés à l'encadrement des plus jeunes. Cette tendance est d'ailleurs largement observable dans la plupart des clubs où les hommes sont généralement investis de l'entraînement des équipes de femmes, capitalisant sur leur supposée meilleure connaissance technico-tactique mais également sur leur capacité à maîtriser un groupe que certaines joueuses elles-mêmes qualifient parfois de « *difficile à gérer, ça part dans tous les sens les équipes de filles, c'est pire que les ados* » (Pauline, employée de mairie, 5 ans de rugby, 28 ans).

Des observations en situation ont été réalisées entre mars et juin 2011 lors de cinq troisièmes mi-temps, impliquant parfois, lors de longs déplacements, de suivre l'équipe le week-end entier. Durant celles-ci, l'itinéraire festif se répète dimanche après dimanche : suite au buffet, et si le match a lieu à domicile, les joueuses de Villecentré<sup>2</sup> rejoignent les rugbymen dans un bar du centre-ville, le *Blind'*, avant de poursuivre pour certaines vers d'autres établissements de nuit. Lorsque la rencontre se déroule sur le terrain de l'adversaire – souvent éloigné de plusieurs centaines de kilomètres – le buffet est suivi du retour en car, qui s'intègre pleinement à la troisième mi-temps. Des entretiens ont également été effectués avec dix joueuses volontaires, sollicitées par le biais d'un échantillonnage aléatoire, et de manière moins formelle avec leurs deux entraîneurs et des joueurs locaux. Notre contribution est donc principalement construite à partir

---

2. Afin de conserver l'anonymat de ces enquêtées, les villes, noms de club, d'établissements de nuit, et prénoms des joueuses ont été modifiés.

d'une population d'une vingtaine de femmes, dont l'âge varie de 18 à 40 ans, aux profils sportifs, professionnels et maritiaux hétérogènes. Un tiers d'entre elles poursuit des études, et autant se déclarent célibataires. Une grande majorité a été socialisée très jeune à la compétition sportive, mais rarement au-delà du niveau régional, et surtout pas nécessairement dans des activités considérées comme masculines : karaté, football, hand-ball, judo, volley-ball, athlétisme, GRS, escalade, etc. Elles commencent en outre très tardivement le rugby, à trois exceptions près, et le plus souvent sans que l'environnement familial n'ait directement favorisé cette orientation, ce qui est assez comparable aux données disponibles auprès des joueuses de haut-niveau (Joncheray, Tlili, 2013). En présentant par ailleurs cette trajectoire comme le fruit du hasard, et leur connaissance initiale du rugby comme réduite, ces sportives contrecarrent le stéréotype renvoyant à un attrait pour l'usage de la force. Elles concentrent toutefois quelques-uns des traits saillants que semblent exiger ces pratiques à tradition masculine (Mennesson, 2004) : familles de catégorie populaire, socialisation précoce à la compétition sportive, socialisation au groupe de pairs masculins pendant l'adolescence (pour près de la moitié d'entre elles) et identification au garçon manqué (souvent défini à partir d'une « hyperactivité »). Toutefois, leur socialisation apparaît moins marquée par l'expérience de la masculinisation que les boxeuses ou les footballeuses (Mennesson, 2004), ce qui peut être lié au niveau modeste de l'équipe, et à leur implication relative dans l'activité. Jessica (23 ans, étudiante, 6 ans de rugby) est en ce sens exemplaire. Sa mère, employée communale, et son père, artisan, lui proposent très jeune d'intégrer une équipe de basket-ball, pratique qu'elle poursuivra jusqu'à ses 15 ans. Quand elle décrit son jeu, elle fait systématiquement référence à sa combativité et à son engagement, qu'elle désigne comme révélateur de ses manières d'être : « *au basket je rentrais dans la raquette comme une barbare. Et mes parents m'ont toujours dit que j'étais un garçon manqué, une bourrine à foncer dans le tas* ». Cet attrait pour le contact expliquerait sa rapide intégration à l'activité rugbystique, même si elle reconnaît avoir longtemps craint la violence de certains impacts. Il serait toutefois réducteur d'interpréter son existence au travers de ce seul prisme : depuis son enfance, elle évolue dans des groupes mixtes, et certaines de ses proches amies ont longtemps été interpellées par cette attirance pour les sports de contact.

L'immersion d'un chercheur homme dans un monde de femmes implique une posture particulière. Confronté à l'intimité des corps et du groupe, sa présence ne va pas de soi. Tous les espaces de ces festivités nous ont toutefois été ouverts, vestiaire mis à part. Cette enquête a été rendue possible

par une des joueuses, qui était également étudiante dans notre département. Malgré tout, notre présence a donné lieu à des négociations entre ces femmes, renvoyant à la volonté largement exprimée par la suite que « *cela reste entre nous* ». Comme nous l'indiquerons, ces hésitations nous ont invités à plusieurs reprises à « jouer le jeu » de la troisième mi-temps, en buvant de l'alcool ou en nous déguisant. S'il est illusoire de neutraliser les effets d'un signe aussi immédiatement perceptible que son genre, le questionnement de celui-ci reste propice au travail sociologique. Nous tenterons donc au fil de ce texte d'analyser ces effets qui peuvent être considérés comme des résultats de recherche au même titre que les éléments issus des entretiens et observations. Notons à cet égard que notre âge – proche de celui des joueuses – et notre profil sportif ont vraisemblablement facilité notre accès au groupe.

## ■ L'entre-soi et la dérégulation autorisée des comportements

### *La mise en jeu des corps dans le bus*

Pour les joueuses de Villecentre, la troisième mi-temps débute parfois dès la fin du match, sur le terrain, avec bières, cigarettes et quelques chants, avant de regagner le *club-house* pour le buffet. À l'initiative du club qui reçoit, celui-ci se compose le plus souvent de sodas, parfois de boissons alcoolisées mais faiblement titrées et de sandwiches ou plats plus élaborés. Si les travaux de Darbon et de Saouter montrent que ce moment est un temps de convivialité, voire même de célébration avec l'adversaire, nos observations indiquent qu'il est plutôt vécu comme une formalité. La mise en scène amicale ne tait en effet pas les antagonismes nés sur le terrain : « *Forcément, à la fin du match, tu te dis, cette nana-là, elle m'a marchée dessus, cette connasse* » (Stéphanie, 20 ans, L2 STAPS, 3 ans de pratique). La rencontre avec l'adversaire n'est d'ailleurs pas essentielle : à plusieurs reprises dans la saison, les équipes ne s'y croisent même pas. La célébration collective, si elle a bien lieu, s'effectue ainsi principalement entre joueuses d'une même équipe, le contact avec l'autre n'étant pas une condition de la réussite de cette troisième mi-temps.

C'est après le buffet que celle-ci s'engage réellement, que ce soit au *Blind* si la rencontre s'est déroulée à Villecentre, ou dans le car s'il s'agissait d'un déplacement. Ces voyages méritent d'ailleurs une attention particulière, du fait des comportements qu'ils suscitent. Des concours de déguisements

y sont par exemple systématiquement organisés. Celui de « Miss » est sans doute, plus que les autres (Vin rouge et tablier, Super héros, Disco, etc.), révélateur du jeu particulièrement sensible avec le corps qui se développe dans cet espace. Parodiant les mises en scène des concours de beauté, les costumes découvrent une érotisation et un jeu avec le genre: mécano et boxeuse se disputent aux Miss « Beach-Bitch » (*dixit*), femme « Cougar » ou prostituée (voir photographie). En offrant par leurs tenues un certain dénudement, en usant exagérément du maquillage ou bien encore de talons hauts, elles tournent en dérision cette féminité à l'esthétique travaillée. Elles indiquent par ces contre-exemples les normes de conduites attendues: une attention trop importante à son apparence constituerait une faute coupable. Lors du défilé organisé entre les sièges, les postures sont volontairement lascives et provocantes. Les corps se cambrent, la démarche est chaloupée, et les codes du strip-tease largement plébiscités. Ces comportements sont encouragés par le public, constitué uniquement des joueuses, les hommes présents (entraîneurs, chauffeurs et parfois quelques accompagnants) ne prenant pas, ou très peu, part à cette manifestation. La compétition encourage à la surenchère; la lauréate est d'ailleurs celle qui, à l'issue de son passage, promet de montrer sa poitrine si elle est couronnée.

*Costume de la reine Dagobert « qui mettait ses sous-vêtements à l'envers »*



Ces provocations et parodies, qui s'entremêlent autour des symboles du féminin, ont pu être lues comme une mise à distance nécessaire de certains tabous dans des groupes sociaux où la proximité charnelle est omniprésente, à l'instar de ce que peuvent vivre les internes en médecine lors des rites qui ponctuent leur formation (Godeau, 2007). Ces jeux avec le corps favoriseraient sa désérotisation. Dans le cas du rugby, le contact sur le terrain sportif, lors des mêlées ou des plaquages, serait alors plus facilement accepté<sup>3</sup>. Pourtant, là encore, nos données empiriques infirment cette hypothèse. Selon nos observations, toutes les joueuses de Villecentrène ne concourent pas, et pas à la même intensité, à ces jeux du corps, refusant de se dénuder ou ne participant qu'*a minima* à ces festivités. Et ce ne sont pas tant des dispositions masculines (la proximité aux normes socialement construites comme masculines) plus ou moins marquées qui distinguent ces femmes, mais davantage, et pour les plus radicales, un goût et un apprentissage de la provocation, parfois acquis auprès des hommes. Le placement dans le car révèle d'ailleurs aux yeux de toutes l'implication des joueuses. Celles qui sont installées aux premiers rangs, près des entraîneurs, manifestent leur volonté de quiétude ; la plupart lisent, révisent leurs cours ou s'assoupissent. Pour elles, la consommation d'alcool est réduite, parfois nulle. Ce placement les préserve du chahut de l'arrière, même si elles sont par moments sollicitées pour faire corps avec le reste du groupe, par le chant ou lors de toasts collectifs. Ainsi, si les joueuses sont effectivement fortement invitées à produire des conduites hors de l'ordinaire, les normes restent flexibles. Se fait même ici jour un tiraillement sur le rôle, voire l'existence, de la troisième mi-temps : pour certaines, seul le jeu en lui-même importe, alors que d'autres considèrent que le rugby n'existe pas sans ces festivités.

### ***La normalisation de l'extraordinaire***

Malgré leur extravagance, ces conduites se déroulent dans un relatif consensus. Durant la période d'observation comme lors des entretiens, aucune joueuse ne s'est plainte de tels comportements qui ne peuvent donc pas être considérés comme transgressifs et encore moins comme déviant. Au contraire, ceux-ci s'inscrivent pleinement dans les normes de ce groupe, dans cet espace précis au moins. Chants paillardes, consommation d'alcool ostentatoire, dénudements et provocations sexuelles sont plébiscités en vue de faire corps avec le groupe. Des dispositifs sont d'ailleurs mis

---

3. Pour Saouter (2000), cette « libération » des corps serait même un élément essentiel pour conjurer le tabou du contact charnel entre hommes.

en place pour favoriser chez les moins expérimentées ces conduites: un cahier de chants est mis à leur disposition et les exhibitions sont présentées comme incontournables. L'injonction est ainsi lancée à toute nouvelle impétrante à l'issue de son premier match: « *nouvelle tête, nouveau cul* ». Et les conditions sont propices à cette exhibition, puisque les plus anciennes l'effectuent avec aisance:

« *Dans le car, on est qu'entre nous. Donc ça finit en sous-tif, on est à moitié à poil. On montre nos culs aux bagnoles, c'est quasi systématique. [...] Et puis c'est entraînant. T'as une fille qui montre son cul, on va faire pareil.* » (Julie, 25 ans, éducatrice sportive, 7 ans de rugby)

Ces conduites, désignées comme des automatismes (« *quasi systématique* », « *c'est entraînant* »), prennent l'apparence d'une routine ludique. La dimension hors-norme est de ce fait neutralisée pour se fondre dans un espace de pratiques collectives. Cette dérégulation est également favorisée par la consommation d'alcool, véritable adjuvant de la fête, les « *packs* » étant glissés sous les sièges et les bières distribuées à la vue de tou-te-s.

Le retour en car doit ainsi être considéré comme un temps d'interruption partielle des conventions sociales. Mais cette suspension n'en reste pas moins fragile. Certaines situations agissent comme des rappels à la norme. Alors qu'elle change de maillot, au milieu du bus et à moins d'un mètre de l'enquêteur, Julie se retrouve seins nus. Et l'une de ses coéquipières de lancer: « *retourne-toi, c'est pour une étude* ». En indiquant au sociologue, dont la présence réactive potentiellement certaines conventions, le caractère hors-norme de la situation, cette joueuse fixe les limites du dénudement, que confirment les rires à l'annonce de cette réflexion. L'exhibition de sa poitrine, contrairement aux fesses, et face à un homme, apparaît comme un acte plus sexualisé, et donc moins acceptable. Ces comportements sont inscrits dans des bornes qui condamnent certaines mauvaises exhibitions:

« *On fait attention de pas montrer notre cul quand il y a des enfants dans la voiture sur la voie express, par exemple. On regarde, quoi! On fait en sorte de rester un minimum correctes dans notre exhibition.* » (Mathilde, 28 ans, profession non renseignée, 2 ans de pratique)

Dans cet espace d'apparente liberté, les normes se déplacent sans jamais s'effacer. Cette ligne de tension entre les règles quotidiennes – qu'elles appliquent par ailleurs – et ce qu'elles redéfinissent au sein de cet espace, est particulièrement sensible lors des arrêts dans les stations-services où

les joueuses perdent la protection de l'entre-soi. Certaines, à la manière des bravades décrites par Goffman (1975), jouent de leurs tenues provocantes de « Miss ». D'autres, turbulentes dans le bus, se révèlent beaucoup plus réservées.

### ***La préservation de l'entre-soi comme condition de ces conduites***

Le public influence selon toute vraisemblance les conduites de ces femmes, ce qui explique leur recherche d'intimité. Pour se constituer hors des normes quotidiennes, cet espace doit en effet écarter les hommes – ou construire leur invisibilité. Les dirigeants, comme de fait les conducteurs du bus, participent à leur oubli en restant à l'avant du car. Pour accentuer son extériorité, l'un des entraîneurs concentre même son attention tout au long des trajets sur son ordinateur portable, casque vissé sur les oreilles. S'il ne s'agit là que d'un subterfuge, il reste néanmoins assez efficace pour entretenir l'impression d'entre-soi :

*« La troisième mi-temps, c'est dans le bus et on n'a personne d'extérieur, on est vraiment que entre nous, on est bloquées. [...] c'est notre univers. » (Mathilde)*

Cette insistance à marquer son territoire indique l'importance d'en rester maître, et par-delà de définir son public, voire de contrôler les conduites des « visiteurs ». Pour les hommes « autorisés », il s'agit en premier lieu de « jouer le jeu ». Nos observations ont ainsi été conditionnées par notre *participation* à cette troisième mi-temps : nous avons été sommés de nous déguiser, de défiler et de nous exposer. La possibilité d'accompagner les joueuses est ainsi strictement conditionnée aux statuts et aux motivations sous-jacentes. À la question de savoir si notre présence a pu influencer sur leurs conduites, voilà ce que répond Julie :

*« Tu vois, le fait que vous ayez joué le jeu, vous êtes venus déguisés [...]. Qu'il y ait deux trois gars comme ça, c'est pas gênant. Et ça dépend qui du coup. Toi, c'était le côté sociologue, on s'en fout. T'étais là pour voir comment ça se passait. T'étais pas là pour nous regarder. T'étais dans une démarche où t'accompagnais, mais plus pour le boulot. Après, Victor, c'est le petit frère, le copain d'une des filles, on sait qu'il est pas là pour mater non plus. Et les coachs ils sont là parce qu'on a besoin d'eux, et les chauffeurs, ben sinon on n'avance pas. C'est pas juste des gars où... regarde, on est allé à Villeausud, et on a deux gars qui sont venus avec nous, pour supporter. Ils nous ont demandé : est-ce que ça vous dérange si on vient ? Ça nous a pas dérangé parce que c'est des gars qu'on connaît bien. Ils seraient venus à 20, ben non quoi. »*

Penchons-nous désormais sur l'évolution de ces festivités quand les rugbymen apparaissent, ce qui est le cas au *Blind'* – les différentes équipes jouent généralement le dimanche après-midi – afin d'éprouver notre hypothèse principale.

## ■ Entre autocontrôle, contrôle collectif et oubli de soi

### *Lorsque les femmes sont au milieu des hommes*

La troisième mi-temps se poursuit systématiquement dans un bar, le *Blind'*, qui s'est imposé comme le bar des rugbymen et rugbywomen de la région. Lorsque les matchs ont lieu à Villecentre, l'endroit est investi dès la fin du buffet par la plupart des joueuses. En arrivant entre 23 heures et minuit, comme c'est généralement le cas quand les rencontres se déroulent à l'extérieur, elles ne se retrouvent guère à plus d'une demi-douzaine, souvent les mêmes. Elles ont pour caractéristiques d'être majoritairement célibataires, sans enfant, et bien intégrées au groupe, dont elles côtoient certaines joueuses hors des temps strictement sportifs. Ici encore, cette présence ne peut être associée à un ensemble de dispositions, mais davantage aux attributs qui caractérisent la jeunesse et aux configurations familiales. Certaines femmes peuvent ainsi limiter ces festivités suite à un changement de statut matrimonial ou conjugal. Plus globalement, l'avancée en âge favorise la distanciation à ces conduites, esquissant une affinité de générations pour ces sorties.

Ce passage du bus au bar et de l'entre-soi de sexe à l'entre-soi sportif (comportant des rugbymen, parfois des dirigeants) a un effet sensible sur les comportements. La consommation d'alcool s'enrichit de cocktails et de vin blanc, sans pour autant complètement proscrire la bière. Les exhibitions sont plus rares et davantage l'apanage des hommes, ce qui constitue le changement le plus perceptible. Certaines joueuses – et pas à chaque sortie – peuvent s'exhiber en soutien-gorge, mais dans des poses bien moins sensuelles que celles observées dans le car. Deux d'entre elles sont également connues pour, exceptionnellement, se dévêtir intégralement. Au-delà de la véracité de ces propos – nous n'avons jamais été témoin de telles conduites – c'est surtout l'exceptionnalité de ce comportement qui importe : dans cet espace, il est jugé hors norme. L'évolution de ces conduites au cours de la troisième mi-temps rappelle le caractère situé de la norme, et par extension de la déviance :

« *On est quand même plus soft quand y'a les gars. On va se limiter à danser sur une table. [...] On n'est pas là non plus pour faire le show.*

*On a montré notre cul dans le car, c'est bon, c'est fini. [...] Y'a quand même une pudeur, on est des filles, y'a quand même un regard d'hommes. Même si l'esprit est festif. [...] Ils font du rugby, mais ils sont pas dans notre équipe. Y'a des choses qu'on a le droit de garder pour nous, entre féminines. Ce qui s'est passé dans le bus reste dans le bus.* » (Aurélié, 29 ans, infirmière, 6 ans de pratique)

Les propos de la plupart des joueuses démontrent une perception claire des frontières délimitant les espaces. Le « regard d'hommes » (et ici de rugbymen) est un opérateur central de la norme, et ce sont leurs attentes supposées qui tracent les limites de ce qui est attendu. Par opposition au « show », désigné comme déviant, il s'agit de rester relativement discrètes, et donc de laisser l'espace public le plus visible aux rugbymen. Contrairement à ce qui se passe dans le car, la notion de contrôle apparaît, tout comme la tension que met en évidence la construction par opposition du discours d'Aurélié (« ce sont des copains » mais « on ne doit pas être dans le show » ; « ils font du rugby » mais « n'appartiennent pas à notre équipe »).

Des tensions peuvent également apparaître dans le groupe, en particulier sur les limites à imposer. L'exposition du corps, acceptée dans l'entre-soi de sexe, est plus problématique dans l'entre-soi sportif, et davantage encore dans les espaces plus ouverts, où elles côtoient un public profane, comme en discothèque où certaines se rendent à la fermeture du *Blind*'.

*« Là, les meufs, elles montrent leur cul en boîte, ça devient atroce. Finir en sous-tif, c'est rigolo, mais de là à montrer son cul en boîte, je trouve qu'il y a... c'est aller loin. »* (Julie)

Celles qui vont le plus « loin » affirment, y compris dans leurs discours, un goût marqué pour la provocation et l'effacement des différences de genre, au moins dans l'espace des troisièmes mi-temps. Les plus rétives, quant à elles, défendent l'idée de rôles bien distincts ; « on reste des femmes » disent-elles en substance. Les réticences augmentent avec la dissolution de l'entre-soi. Et le risque de stigmatisation n'est pas seulement individuel mais peut, par contamination, devenir collectif.

### ***Face aux hommes : le spectre de la réputation***

En même temps que les rugbymen font leur apparition dans ces festivités intervient la volonté de maîtriser sa conduite, dans un dosage délicat de l'alcoolisation. Il s'agit ainsi de « bénéficier » de la désinhibition tout en maintenant un certain contrôle de soi (Measham, 2002). Se tenir ne

consiste pas à ne pas montrer les signes de l'ivresse – comportement largement admis – mais à ne pas dépasser certaines limites. Les festivités ont en effet une mémoire qui peut poursuivre l'imprudente. Nombre d'entre elles tissent en ce sens un lien entre alcoolisation et conduites à risques, dans lequel le rugbyman est central :

« *Et puis, t'as des gars autour... si tu fais la débile, tu vas emballer un, ça va faire des histoires de ouf. C'est même pas une question de que emballer. C'est juste, tu te retrouves à discuter dehors, parce que moi quand je suis bourrée, c'est agnanan, et après ça va être : machin est sorti avec machin.* » (Julie)

Le rugbyman est ainsi perçu comme une menace sexuelle, mais représente également la figure du contrôleur social, voire de l'entrepreneur de la morale, celui qui a le pouvoir (supposé) de jeter le discrédit sur la joueuse. Le spectre de la réputation est ainsi au centre des préoccupations, invitant à un travail de figuration préventive. Cet autocontrôle est prolongé par un contrôle collectif, les femmes les plus enivrées étant particulièrement surveillées. Contrairement à ce que mettent en avant Ettorre (1997) ou Plant (1997), l'étiquetage ne s'applique pas ici aux conduites d'alcoolisation, mais à ses potentielles conséquences (« *se met[tre] à poil* » ou « *emballer un gros thon* »), susceptibles d'entacher durablement une image :

« *J'ai vu la pote avec qui je suis arrivée au rugby, elle sortait avec un gars, un autre, machin, et elle a eu une réputation de salope. [...] Quand je vois que y'a une des nanas, elle emballe un gars du rugby, et deux heures après, elle emballait deux autres, je lui ai dit : tu fais ce que tu veux, je m'en fous, mais je lui ai expliqué. Une réputation, ça se fait en deux-deux, et ça se défait pas très vite. [...] Les gars, je les connais, [...] je leur avais dit, le jour où je serai avec un gars du rugby, c'est pas juste pour une soirée.* » (Julie)

Évoquer sa sexualité, en jouer de manière crue parfois, est parfaitement toléré, contrairement au passage à l'acte. D'ailleurs, prévenir celle qui pourrait pâtir d'une « *sale réputation* » participe au renforcement de ces règles de conduite, limitant par extension l'accès sentimental et sexuel à ces rugbymen, sauf à s'engager dans une relation stable<sup>4</sup>. Sous la bienveillance (« *la solidarité féminine* ») et la liberté (« *tu fais ce que tu veux de ton corps* »)

4. Cette construction des rapports de sexe n'est pas sans faire écho aux travaux de Genfoud (2002) dans les banlieues « impopulaires ». S'il ne s'agit pas d'assimiler les deux contextes, la mise en perspective des processus reste intéressante. L'auteure indique l'importance de la virginité, invitant à des stratégies de dissimulation de son activité sentimentale et sexuelle, et à un travail de figuration pour protéger sa réputation.

se dissimulent la normativité et le contrôle de la sexualité, la crainte du discrédit collectif étant très présente à cet égard. Il faut noter à ce titre un autre aspect qui, s'il n'est pas, ou très peu, apparu dans les discours, n'en est pas moins visible : la moindre démonstration de l'homosexualité féminine hors de l'entre-soi. Un couple s'est en effet formé dans l'équipe, et s'expose librement dans le bus et entre joueuses, ce qui est bien moins le cas en présence des hommes. Un évènement peut éclairer cette tension : l'une de ces deux femmes a été la petite amie attitrée d'un joueur, plusieurs mois durant, et avant cette nouvelle relation amoureuse. Suite à plusieurs remarques dont elle avait eu vent, provenant de l'équipe de l'ex petit ami, et qui mettait en cause une homosexualité répandue chez les joueuses, la capitaine a invité ses coéquipières à la prudence, participant par cette mise en garde au contrôle de la sexualité.

Le statut et l'expérience de la joueuse renforcent le poids de ces conseils envers les plus jeunes, censées avoir une moindre conscience des codes du groupe, que ce soit en termes de sorties et de capacité à gérer son alcoolisation ou de maîtrise des attentes du groupe, et ici implicitement des rugbymen. Celles qui s'investissent de ce rôle protecteur sont également celles qui, tout en participant activement à ces festivités et bénéficiant ainsi d'une certaine légitimité, limitent les exhibitions en présence d'hommes. Plus avant, en faisant référence à la vulnérabilité pour exercer ce contrôle, elles avalisent un discours genré classique, qui fait référence à une opposition binaire où les hommes seraient à même de gérer la situation d'ivresse, ce qui leur autoriserait une plus grande indépendance, et les femmes présentées comme de potentielles victimes de l'alcool (Lyons, Willott, 2008). Pour autant, ce travail de présentation ne se restreint pas à ce seul aspect, il se combine dans un équilibre délicat à un autre impératif identitaire : celui de la légitimité sportive.

Si ces femmes sont largement acceptées par les rugbymen lors de ces troisièmes mi-temps, ils n'en restent pas moins perplexes à l'égard de leurs conduites qu'ils jugent hors-norme voire « *pires que les mecs* », alors même que nos observations attestent le contraire. Pour les dénudements des joueurs par exemple, elles agissent en spectatrices amusées. Mais leurs transgressions à elles apparaissent plus difficilement tolérables. Les entraîneurs s'en inquiètent, insistant particulièrement sur la consommation « débridée » d'alcool. Au prétexte de la performance sportive, ils tentent même de la contrôler, ce qui n'est jamais opposé aux rugbymen pour lesquels ces festivités sont même considérées comme fédératrices, et donc à même de favoriser le niveau de jeu. À de nombreuses reprises, nous avons d'ailleurs été sollicités par des joueurs pour « *expliquer* » les conduites

de ces joueuses, le sociologue étant ici investi du pouvoir de décrypter l'étrange. Ces hommes se focalisent alors sur quelques comportements, ceux des joueuses les plus transgressives, pour les désigner comme représentatifs du groupe, démontrant toute l'ambiguïté liée à l'appropriation de conduites masculines.

## ■ Rendre la pareille : investir les démonstrations de la sociabilité masculine

Une séquence d'observation dans le *club-house* de Villecentrre lors d'une soirée mêlant joueurs, joueuses et dirigeants nous permet de rendre compte de cette contrainte. Dans la salle, quelques tables supportent nourriture, bières et vin. Le comptoir, au fond, concentre les bouteilles d'alcool fort, sous la garde attentive d'un des hommes. Si les rugbymen occupent tout l'espace, dehors comme dedans, les femmes se sont rassemblées en cercle, « *difficile d'accès* » (*dixit* Jean), à l'écart. Au fil de la soirée toutefois, la mixité progresse, et les jeux à boire se mettent en place, essentiellement entre hommes. Les joueuses n'y participent que lorsque la présence de tous est exigée. C'est le cas de la « course de chevaux ». Simulant une épreuve hippique, les candidats sont placés autour du comptoir, un verre d'alcool face à chacun. Ils réalisent une série d'actions (se pencher, sauter, taper dans les mains, boire ou chanter) représentant les mouvements des cavaliers ou des spectateurs. Chaque « faute de jeu » est sanctionnée par l'absorption de son verre d'une traite. Contrairement aux rugbymen, la seule femme prise en défaut ne boira que la moitié de sa bière, ce qui n'empêchera pas sa prestation d'être applaudie. Cette scène est assez révélatrice des comportements de ces rugbywomen vis-à-vis de l'alcool, mais aussi de leur licence : elles ont la possibilité de limiter leur consommation. Les différentes formes de parades à cet égard sont acceptées sans remarque, contrairement aux hommes qui ressemblent aux dockers décrits par Castelain pour lesquels « la capacité à consommer de l'alcool conformément aux normes collectives était un signe d'identité du groupe auxquels aucun docker digne de ce nom ne se dérobaît, sous peine de déchéance » (1996 : 184). La participation des femmes – globalement moins ivres – quoique bien réelle, s'engage selon des modalités contrôlées. C'est davantage l'acte de consommation que la quantité d'alcool ingurgitée qui sert de symbole d'appartenance au groupe. Ces joueuses s'inscrivent ainsi dans les logiques de ces troisièmes mi-temps sans se mettre en danger, alors que la sociabilité mixte les conforte dans l'impression d'une égalité. Si, pour

la plupart, cela suffit à affirmer son identité sportive, certaines s'engagent dans un mimétisme plus prononcé démontrant la volonté de concurrencer les rugbymen :

« Merde, aussi ! Nous, on aime bien rejoindre les mecs parce qu'on aime bien les coucher quand même ! On n'est pas des tapettes, et on se fout à poil parce que, voilà, on est comme eux ! » (Mathilde)

Ces propos sont clairement associés aux joueuses développant les pratiques les plus transgressives, celles-là mêmes qui revendiquent l'effacement des différences genrées. Ce travail de figuration se prolonge par le langage utilisé. Contrairement aux femmes militaires (Prévoit, 2010), sapeurs-pompiers (Pfefferkorn, 2006) ou ouvrières (Cromer, Lemaire, 2007), l'omniprésence de la sexualité dans les discours ne pose pas de problème majeur, en particulier chez les femmes issues des catégories les plus populaires ou ayant baigné dans cet univers langagier plus jeunes ; au contraire, elles s'en saisissent comme d'un jeu. Elles partagent ainsi le même répertoire de chants que les rugbymen, qui est celui des mondes considérés comme des conservatoires de la virilité. Argot, obscénités et surtout sexualité en constituent les éléments essentiels où les femmes sont construites comme des objets de fantasme (Weathley, 1994). L'humilité ou la déférence qui installe la femme en subordonnée dans d'autres pratiques sportives, ou dans d'autres troisièmes mi-temps rugbystiques, n'est ici pas de mise, même si certains indices laissent entrevoir la division des tâches : ce sont les hommes qui s'affairent à cuire la viande sur le barbecue et eux encore qui se placent le plus souvent sur le devant de la scène. Mais cette distribution n'est ni permanente, ni homogène. Pendant la « course de chevaux », une partie est réservée à ces rugbywomen, lors du « *passage devant la tribune des filles* ». Elles disposent également de « leur » chanson, « Girlfriend », du groupe TTC, qu'elles entonnent bruyamment et régulièrement au *Blind'*, obscène à souhait :

*J'aime les chattes / Quand je rentre dans la boîte / J'ai la trique / Toutes les chattes des putes sont moites / C'est pratique / Elles vont froter toute la nuit : Pute, ch'uis ton mac alors suce ma bite gratuit / Torse nu / Je donne des claques à ton cul et tu cries / Tu oublies tout quand t'as bu / Quand tu jouis*

Le mode relationnel lui-même fait référence à une camaraderie virile, dans les plaisanteries comme dans les façons de s'apostropher. Les insultes sont courantes, au point de devenir un procédé interactionnel qui paradoxalement révèle une certaine intimité : « *Pdette* », « *connasse* », etc. constituent

des injures que l'on ne s'autorise qu'avec des proches avertis. Les sexualités homosexuelle ou hétérosexuelle sont pour cela indistinctement sollicitées. L'hétérosexualité en tant que norme peut même être renversée au profit de l'homosexualité tout comme le multi-partenariat. C'est par exemple le cas lorsqu'une des joueuses, lesbienne, en invective une autre, hétérosexuelle, la traitant de «  *salope* », faisant référence au fait qu'elle soit en couple depuis quelques semaines avec un homme. Les nombreuses observations démontrent que les joueuses participent ici à la construction du groupe par une modalité de discours qui leur est propre, où fleurissent les déclinaisons sémantiques de l'acte sexuel, et qui apparaît comme un moyen d'être rugbywoman, et, selon l'expression de certains rugbymen d'être «  *des potes* ». En outre, rivaliser en vulgarité avec les hommes, souligne Pruvost (2007), est un moyen de répondre et de se défendre, mais également, et paradoxalement, de déssexualiser les relations, par la ritualisation de ce langage. Quel statut accorder alors à ces agissements? De nombreux auteurs insistent sur la dimension symbolique de cette violence, y compris quand elle est l'œuvre de femmes. Ces comportements seraient la démonstration d'une intériorisation de la domination masculine à laquelle elles feraient allégeance. Quoique séduisante, cette interprétation restreint la place accordée à la parole des actrices, qui n'ont ici de cesse d'insister sur leur conscience et prise de distance vis-à-vis de ce qu'elles considèrent comme un jeu. Dans une analyse presque diamétralement opposée, d'autres auteurs lisent dans ces conduites les signes de la transgression du genre et de la résistance à la domination masculine (Broad, 2001; Chase, 2006). Cette dimension revendicatrice n'est pourtant que rarement évoquée par ces pratiquantes, bien qu'elles expérimentent, non sans plaisir, ces modes alternatifs d'« être femme », probablement car ils sont liés à des sphères sociales bien délimitées et étanches. La multiplicité et la complexité de cet investissement souligne qu'il ne s'agit pas d'un affranchissement vis-à-vis des codes genrés. Il est alors possible de faire l'hypothèse d'un travail de mise entre parenthèses de cette violence symbolique, où la dimension carnavalesque est investie pour la suspension des normes sociales qu'elle sous-tend. En d'autres termes, ces femmes sportives poussent jusqu'à son paroxysme – au moins pour certaines d'entre elles – la transgression et la sortie de soi telles que l'autorise le charivari où tout contraste (ou donne l'illusion du contraste) avec le quotidien, et favorise l'expérience d'être autre (Nahoum-Grappe, 1991). Ce travail leur permet également d'écarter

---

5. Ce qui n'est pas sans faire référence au « bon collègue » décrit par Pruvost (2007) à propos des femmes dans la police s'engageant dans la virilisation de leurs conduites.

ter un double écueil : celui d'être assimilé à une épouse ou à une groupie, en empruntant aux figures viriles tout en préservant leur « réputation ».

## ■ Conclusion

Nous avons illustré le caractère situé des normes et déviances dans le cadre des troisièmes mi-temps chez les rugbywomen. Ainsi, selon les espaces, et surtout selon les inter-actants, les conduites tolérées varient. Plus l'entre-soi se délite, plus les conduites se normalisent, l'intimité sportive et de sexe surtout facilitant des comportements ailleurs réprouvés. Pour autant, il n'existe pas de modèle consensuel au sein de cette communauté de pratiques, comme cela a pu être présenté dans la littérature chez les rugbymen. Certaines joueuses ne participent pas, ou *a minima*, à ces troisièmes mi-temps. Il faut alors se méfier de l'effet de focus sur celles qui y adhèrent, et qui peuvent devenir emblématiques de tout le groupe : les plus bruyantes dans le bus sont souvent celles qui poursuivent tard dans la nuit. L'absence de certaines, parfois pour éviter de se confronter aux conduites qui s'y produisent et qu'elles peuvent dénoncer, limite par conséquent les conflits potentiels. « Faire » la troisième mi-temps n'est en outre pas lié aux dispositions masculines. Prolonger la soirée jusque tard et consommer de l'alcool est caractéristique des femmes qui, tout en étant socialisées à la pratique des bars, sont sans enfant, voire célibataires. Les pratiques les plus transgressives, apanage de trois à quatre femmes, sont quant à elles associées à une volonté de faire comme les rugbymen, et d'effacer les différences de genre. Mais la présence des rugbymen, et leurs supposés regard et attentes contribuent à définir ce que l'on peut s'autoriser, rappelant l'existence d'un système de genre.

Bien que ce ne soit pas directement notre propos, cette diversité dans le temps des festivités interroge quant à l'étanchéité et la transposition de ces conduites dans les différentes sphères sociales de ces joueuses. Si la sociologie de la socialisation a pu mettre en évidence l'inertie de certaines conduites dans des situations proches, il faut également reconnaître à ces femmes la capacité à jouer de leur *face* selon ces sphères (Le Hénaff, Héas, 2008), invitant à comprendre ces mécanismes par le biais d'une sociologie plus contextualisée. Le club de rugby ne constitue pas – loin de là – le seul espace d'expérimentation du genre pour ces femmes d'autant qu'elles arrivent sur le tard à la pratique, ce qui limite les reconversions identitaires. Les manières de festoyer sont ainsi décrites comme différentes selon les groupes qu'elles côtoient, rappelant le travail d'équilibriste imposé à celles

et ceux qui jouent du genre. Comme l'indique Pruvost (2007), l'affiliation au genre est liée à son renouvellement perpétuel, et sa variation selon les situations (comme dans les manières de faire la fête) atteste le dynamisme de cette catégorie.

### ■■■ références

- Broad K.L.**, 2001. The gendered unapologetic: queer resistance in women's sport, *Sociology of sport journal*, 18 (2), 181-204.
- Castelain J.P.**, 1996. La quête des mots. De quelques usages de l'alcool dans la France de L'Ouest, *Communications*, 62, 181-193.
- Connell R.**, 1987. *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Cambridge, Polity.
- Chase L.F.**, 2006. (Un)disciplined bodies: A foucauldian analysis of women rugby, *Sociology of sport journal*, 23 (3), 229-247.
- Cromer S., Lemaire D.**, 2007. L'affrontement des sexes en milieu de travail non mixte, observatoire du système de genre, *Cahiers du Genre*, 42 (1), 61-78.
- Darbon S.**, 1995. *Rugby Mode de vie. Ethnographie d'un club, Saint-Vincent-de-Tyrosse*, Paris, Edition Jean-Michel Place.
- Dine P.**, 2007. Corps et genre: de la masculinité au rugby, *Corps*, 1 (2), 37-41.
- Ettorre E.**, 1997. *Women & Alcohol: A Private Pleasure of a Public Problem*, Women's Press, London.
- Genfoud K.**, 2002. Violences dans les rapports filles-garçons, *Agora, Débats/Jeunesses*, 28, 72-79.
- Griffin P.**, 1998. *Strong women, deep closets: lesbian and homophobia in sport*, Champaign, IL: Human Kinetics.
- Godeau E.**, 2007. *L'esprit de corps, Sexe et mort dans la formation des internes en médecine*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme.
- Goffman E.**, 1975. *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Paris, Editions de Minuit.
- Joncheray H., Tlili H.**, 2013. Are there still social barriers to women's rugby?, *Sport in Society: cultures, Commerce, Media, Politics*, 16 (6), 772-788.
- Le Hénaff Y., Héas S.**, 2008. Hématomes, éraflures, cicatrices. Les marques corporelles (involontaires?) comme *métis* du rugby, *Revue du Mauss*, 32, 553-575.

- Lyons A., Willott S.**, 2008. Alcohol Consumption, Gender Identities and Women's Changing Social Positions, *Sex Roles*, 59, 694-712.
- Measham F.**, 2002. "Doing gender"—"doing drugs": conceptualizing the gendering of drugs cultures, *Contemporary Drug Problems*, 29 (2), 335-373.
- Mennesson C.**, 2005. *Être femme dans un monde d'hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan.
- Montemurro B., McClure B.**, 2005. Changing gender norms for alcohol consumption: social drinking and lowered inhibitions at bachelorette parties, *Sex Roles*, 52 (5-6), 279-288.
- Nahoum-Grappe V.**, 1991. *La culture de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire.
- Paechter C.**, 2003. Masculinities and femininities as CoPs, *Women's Studies International, Forum*, 26, 69-77.
- Pfefferkorn R.**, 2006. Des femmes chez les sapeurs-pompiers, *Cahiers du Genre*, 40 (1), 203-230.
- Plant M.**, 1997. *Women and Alcohol: Contemporary and Historical Perspectives*, London, Free Association Books.
- Prévot E.**, 2010. Féminisation de l'armée de terre et virilité du métier des armes, *Les Cahiers du Genre*, 48 (1), 81-101.
- Pruvost G.**, 2007. *Profession: policier. Sexe: féminin*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Pringle R., Markula P.**, 2005. No pain is sane after all: A foucauldian analysis of masculinities and men's experiences in rugby, *Sociology of Sport Journal*, 22 (4), 472-497.
- Sansot P.**, 1990. *Le rugby est une fête*, Paris, Plon.
- Sauter A.**, 1995. La maman et la putain. Les hommes, les femmes et le rugby, *Terrain*, 25, 13-24.
- Sauter A.**, 2000. *Être rugby, jeux du masculin et du féminin*, Paris, Édition de la maison des sciences de l'homme.
- Wheatley E.**, 1994. Subcultural subversions: comparing discourses on sexuality in men's and women's rugby songs, in S. Birrel, C.L. Cole, (dir.), *Women, sport and culture*, Champaign, IL: Human Kinetics, 193-212.



**Yannick Le Hénaff** est maître de conférences en sociologie à Normandie Univ, laboratoire DYSOLA. Ses travaux de recherche portent aujourd'hui essentiellement sur le monde de la santé et ses transformations, en s'intéressant notamment aux chirurgiens « esthétique » et à l'expérience des maladies rares.

■ [yanniclehenaff@yahoo.fr](mailto:yanniclehenaff@yahoo.fr)

**Julien Fuchs** est maître de conférences en STAPS à l'Université de Bretagne Occidentale (Brest). Ses recherches principales portent sur les mouvements de jeunes et sur les pratiques corporelles dans leurs liens avec les identités locales. Il est notamment l'auteur de *Toujours prêts. Scoutismes et mouvements de jeunesse en Alsace, 1918-1970* paru aux éditions La Nuée Bleue en 2007.

■ [julien.fuchs@univ-brest.fr](mailto:julien.fuchs@univ-brest.fr)

